

FEDERICO(s)

de Filip Forgeau

Mise en Scène Philippe Flahaut

Cie Création Ephémère

La Fabrick Millau le 14 mai 2012

Assis seul à la table encore mise d'un repas de famille, les yeux protégés du soleil par des lunettes sombres, en chemise blanche et veste noire, comme il se doit pour une fête ou un enterrement, un jeune homme écoute résonner en lui les voix d'autres repas de famille. De sa famille. Autour de cette table désertée, renaissent en lui ceux dont il est né. 1921, 1951, 1981, de père en fils, Fédérico, Fédérico, Fédérico ... comme le poète. Lui, devient le fils et le père de ses pères auxquels il donne vie par sa parole. Ceux qu'il a connus, ceux qu'il n'a pas connus, il les porte en lui : il est eux, Fédérico(s).

Avec eux, reviennent les temps qu'ils ont traversés, temps dont ils ne parlaient pas, ou si peu, se tenant au bord de leur douleur ancienne pour ne pas raviver les blessures : la guerre civile, la défaite, le Franquisme, l'exil amer de la première génération, celui de la deuxième pour tenter de survivre, si proches, si loin de leur pays où ils ne sont jamais revenus.

Le texte de Filip Forgeau, nourri des paroles recueillies, parle de la mémoire intime d'une famille et à travers elle, de celle de tout un peuple, dont l'art, de Lorca à Picasso, est aussi une arme de résistance et de lutte*.

La mémoire se forge dans la répétition : ainsi, sont reprises, tout au long de la pièce, des paroles auxquelles s'ajoutent d'autres paroles, à leur tour répétées, le fils, le père, le grand-père qui lui-même racontait son père, son grand-père... Transmission : le texte comme une comptine, les couplets d'une complainte populaire, un chant révolutionnaire repris en coeur, de douleur ou d'espoir « Aï Carmela ! Aï Carmela... ». « Un pueblo, unido, jamas sera vencido !... » Parce qu'un peuple ne meurt pas avec ses enfants fusillés tant que leur mémoire reste vivante : en Espagne aujourd'hui, les Indignados héritiers portent toujours la résistance à l'oppression, des armes ou de la Finance.

Le décor (François Tomsu) parle de la terre d'Espagne : la terre ocre rouge recouvre l'espace de la scène. C'est le sol dans lequel s'enracinent des oliviers et des hommes, et que portent avec elles les familles en exil.

L'intensité de la lumière (Michaël Vigier) fait passer Fédérico du grand soleil à l'intimité intérieure. La nappe qui recouvre la table de famille se prolonge sur la terre, en un chemin blanc jalonné d'un chandelier, une photo ancienne, des objets venus du passé, les morceaux brisés d'une assiette à recoller, comme des bribes de mémoire. La lumière rouge le colore de sang, la lumière bleue l'inonde de ciel, la guerre et la paix.

Dans le drapé de la table qui tombe jusqu'au sol, ondoient les projections de vieux documentaires : la liesse de la République Populaire, le coup d'Etat de Franco, Guernica, les Brigades Internationales de l'Espoir, les enfants morts, ceux partis, parfois pour toujours, pour l'URSS afin d'échapper à la guerre, la fuite des vaincus au-delà des Pyrénées pour y trouver, au lieu du refuge espéré, les camps d'internements d'une France scélérate. Les pleurs de désespoir d'une femme... L'Histoire.

Fédérico le fils, s'est dépouillé de son habit, de sa chemise blanche, pour revêtir le vieux manteau de la misère de ses pères. Couché sur la table, comme un mort, il se redresse pour raconter. Au-dessus, dans le noir qui se fait, tourne le vrombissement terrible, prélude au bombardement aérien : instants intenses où les vibrations vrillent les nerfs et le coeur de chacun.

Philippe Flahaut, par son intelligence de l'Histoire, par le son (chants unanimes, continuos sourds ou fracas de la guerre), la direction d'acteur (il connaît Kevin depuis ses 7ans, il lui a fait confiance et l'a guidé dans sa belle démarche), par sa sobre mise en scène, concentre le spectateur sur la tragédie collective comme sur l'intime et traduit sans rupture le singulier et le pluriel de Federico(s),

Pour Federico(s), Kevin a quitté le rire de l'humoriste que chacun reconnaissait, pour aller chercher au fond de lui-même la douleur ancestrale occultée avec laquelle il a grandi : sobrement, calmement, avec une diction claire, sans emphase, sans pathos, laissant parfois parler seulement ses mains avec une véhémence retenue, il est juste, il éclaire, il bouleverse. Cette douleur assumée, ce témoignage qui va au-delà de lui-même dans l'Histoire, ont grandi le jeune homme et ont fait naître devant nous le comédien véritable.

Geneviève BRUN

Théâtre Public

*(Paco Ibanes témoignait aussi de cette arme, en chantant pour nous dans une Maison du Peuple comble de gens et d'enthousiasme, les poètes, andalous, basques, catalans... qui ont porté le coeur et l'Histoire de l'Espagne.)



Les trois *Federico(s)* d'une vie

MÉMOIRE. Chaque compagnonnage de La Fabrique offre aux spectateurs un moment de scène. Kévin Pérez, de la compagnie Création éphémère, a ainsi investi les planches de Fayolle, mardi soir, pour raconter son histoire, celle d'un petit-fils de Republicain espagnol qui a trop peu connu son grand-père et qui est parti, dans le truchement des souvenirs, des anecdotes et des archives de la guerre d'Espagne, à sa rencontre. Dans un monologue dépouillé, Kévin Pérez a incarné les *Federico(s)* écrit par Filip Forgeau, avec révérence et pudeur, tout en partageant, avec émotion, le plus vibrant des amours filiaux. (Photo : Michèle Delpy)

LA FABRIQUE ■ *Federico(s)* revient intimement sur la guerre d'Espagne Une guerre, une famille, trois histoires

Il y a des histoires personnelles qui rejoignent la grande Histoire, à un tournant de la vie. *Federico(s)* est une pièce hommage, un chemin de vie refait à l'envers par un petit-fils, vers son grand-père.

« Mon grand-père est mort quand j'avais 6 ans. Je n'ai que des souvenirs lointains de lui. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est qu'il n'a jamais parlé espagnol à la maison. Et je sais qu'il a longtemps interdit à mon oncle et à mon père d'aller en Espagne. » Ces quelques mots de Kévin Pérez, comédien de la compagnie Création éphémère, esquissent le point de départ de cette odyssee toute personnelle dans l'Histoire que tisse *Federico(s)*.

Petit-fils de Ricardo Pérez, républicain espagnol qui a fui son pays et la dictature, Kevin Pérez, a voulu mettre son art au service de la mémoire. Il s'est entouré de Filip Forgeau pour la mise en scène, un duo habitué à travailler ensemble puisque c'est la quatrième création que le tandem de



KÉVIN PÉREZ. *Federico(s)*, c'est une histoire de famille, celle du comédien Kévin Pérez.

metteurs en scène produit.

« Kevin Pérez voulait interpréter un personnage qui puisse parler de cette guerre d'Espagne, explique Philippe Flahaut. Il a emmené Filip rencontrer des historiens, d'anciens républicains, il a fait une année de recherches historiques, s'est nourri de ses souvenirs car toute cette guerre était de l'ordre du non-dit au sein de

sa famille. »

De cette longue quête est né un texte, un monologue écrit par Filip Forgeau, incarné par Kévin Pérez. « Ca s'appelle *Federico(s)* avec un -s parce que la pièce parle de trois générations de Federico, le grand-père, le père et le fils », explique Philippe Flahaut. Et Federico fait bien sûr référence et révérence à Garcia Lorca. « La pièce emprunte à la fic-

tion et en même temps à beaucoup de vérités, à l'histoire personnelle de l'interprète », souligne le metteur en scène. Une histoire intime qui rejoint l'histoire collective dans ses joies et dans son fracas. ■

Julie No Noe

➔ **Où & quand ?** Demain, mardi 22 mars à 20 h 30 à l'espace Fayolle, à Guéret. Tarifs : de 3,20 à 8,50 €, réservations auprès de la Fabrique au 05.55.52.84.94.

THÉÂTRE ■ Avec Federico's dans le cadre d'Amigo Millau

Kévin Pérez interprète une leçon d'histoire

Une standing ovation, des applaudissements qui durent, trois représentations durant lesquelles Kévin Pérez a réussi avec succès son pari. Celui de passer du statut d'acteur habituellement classé dans le registre des humoristes à celui d'acteur capable de vous émouvoir et cela, avec talent.

Kévin Pérez est déjà en scène quand le public est invité à rentrer dans la salle de La Fabrik. Affublé de lunettes noires, assis sur une chaise, l'acteur attend que les spectateurs prennent place. Une fois assis, ces derniers attendent, Kevin Pérez est toujours attablé sans rien dire. A l'image du sujet de cette pièce, l'ambiance est lourde, personne ne parle, c'est le moment que choisit l'acteur pour démarrer son one-man-show. Et pendant une heure et demie, Kévin Pérez va faire étalage d'éclectisme dans son interprétation, bien servi en cela par le texte de Filp Forgeau et la mise en scène de Philippe Flahaut. Tout au long de son spectacle, le jeune acteur fait vibrer le public par ses changements d'intonations de voix mais également par son jeu de scène. Visiblement ému par l'histoire qu'il a choisi de faire vivre parce qu'elle touche sa famille, Kévin Pérez arrive à faire passer celle-ci dans les rangs des spectateurs. A l'image de l'ancien rugbyman qu'il est, l'acteur se donne corps et



âme dans cette interprétation puissante qui permet à bon nombre de spectateurs de découvrir de manière vi-

vante le récit d'une guerre si longtemps ignorée avec l'atrocité qu'elle a suscitée. Pour autant c'est sur une note d'optimisme avec la liberté retrouvée que l'acteur termine son one-man-show. A l'image de la lumière qui se fait plus dense dans la salle, l'acteur se montre plus proche de son public avec lequel il va interpréter « *El pueblo unido jamás será vencido* (Le peuple uni ne sera jamais vaincu) » une chanson chilienne qui au fil du temps est devenue un symbole d'unité et de solidarité populaire pour des citoyens opprimés de tous pays luttant pour la liberté et l'égalité. Une situation qui a été celle du peuple espagnol sous la dictature de Franco.

**AVIS SPECTACLE « Federico(s) » de Filip Forgeau par Kévin Perez
Vu par B. Boissonnade à La Fabrick le mardi 15/05/2012**

Federico est le grand-père, le père et le petit fils, trois générations avec la Guerre d'Espagne et la blessure du franquisme en filigrane dans le sang. Les trois Federico(s) sont nés en 1921, 1951, 1981 et c'est lui, le dernier, qui « prend le taureau par les cornes » si l'on peut dire pour ... parler, dire, les maux, les mots des trois hommes en un seul cœur, chœur, celui de l'origine, de la famille, de la tablée, de l'Espagne toute entière, qu'elle soit restée sur sa terre ou se soit exilée.

Kevin Perez a fait un pas de côté pour ce spectacle sur ses origines, un hommage à sa famille et à celle, plus large, des déracinés. Pour cela, Filip Forgeau lui écrit une partition pour fouler la terre, avec force et fragilité à la fois, « avec légèreté et rage » formule que j'emprunte volontiers pour la circonstance à Georges Lavaudant qui parle ainsi du théâtre.

Avec « Ph » ou « F », c'est une histoire de Ph(F)illippe(s). Philippe Flahaut dirige le comédien avec un regard bienveillant, exigeant et complice sur ce texte de Filip Forgeau, rythmé, scandé, jonglant avec la répétition, à chanter sur les barricades ! – Ils réussissent à amener le comédien sur un registre inhabituel pour ce jeune spécialiste du one man show humoristique. Un jeu dense et touchant.

La scénographie s'appuie sur la matière terre, la longue table familiale rectangulaire, massive, centrale (dans l'histoire), comme un dernier bastion de résistance pour dire enfin ce qui n'a jamais été dit. C'est donc un environnement scénique terrien, avec quelques accessoires réalistes ou du quotidien (chandelières, assiettes) un peu baroques quelquefois, en écho à cette question de terre perdue, de moments simples partagés en famille détruits par la guerre.

Des fragments, il ne reste que des fragments.

Quelques « effets » ou images cependant que je n'aurais pas utilisés. Cercueil d'enfant : l'image est un peu redondante avec le texte, elle est trop morbide, selon moi, les manipulations sont longues, l'ouverture du cercueil est en trop. Le système de trappe dans la table est ingénieux mais me perturbe. Je comprends qu'il y a une question de disparition qui plane mais il y a un petit air de tour de magie qui ne colle pas avec l'atmosphère. J'aurais préféré, je crois, des gestes inscrits dans la réalité du plateau et du jeu.

Par contre, j'aime beaucoup les assiettes !

L'esthétique est intéressante, mélange de réalisme et d'étrangeté. Pour ces images et la lumière, un beau travail de clair-obscur qui n'est pas sans rappeler les grands peintres espagnols. Peinture que l'on retrouve dans les postures du comédien à plusieurs reprises : lecture de la lettre de la sœur à genou, bras et poing levé du nazisme et de la révolution (la victoire ?). Peut-être, nuancer le jeu, le phrasé pour que la puissance ne transforme pas l'image en caricature.

La musique : attention de ne pas trop !

La vidéo : je crois que j'aurais aimé finir sur le visage de la femme, plutôt que de repartir sur les chars, davantage évocateur du lien familial central dans la pièce. L'idée de montrer une dernière fois ce qui a disparu, plutôt que ce qui a fait disparaître. – mais bon, je chipote là !

Les variations autour du costume sont intéressantes : le costume de départ, personnage sur son 31, reflet de ceux qui ont réussi (à s'en sortir), costume des rendez-vous importants de la vie, joies et tristesses des familles, repas, enterrements. Le manteau, métaphore du combat à lui tout seul. Il faut simplement veiller à ce qu'il n'y ait pas trop de manipulations

qui risquent d'alourdir et de transformer le jeu d'acteur en « numéro » et la présence en prestation.

Donc, un beau départ dans une autre voie théâtrale, qui en valait la peine. Un spectacle qui ne demande qu'à se patiner. Encouragements.